

Quarante visages

Trois, Texte et mise en scène de Mani Soleymanlou, Au Théâtre d'Aujourd'hui du 30 septembre au 17 octobre 2014

Gherardo Vitali Rosati

Number 306, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72783ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vitali Rosati, G. (2015). Review of [Quarante visages / *Trois, Texte et mise en scène de Mani Soleymanlou, Au Théâtre d'Aujourd'hui du 30 septembre au 17 octobre 2014*]. *Liberté*, (306), 59–59.

Quarante visages

La trilogie de Mani Soleymanlou se conclut sur une euphorie passagère.

GHERARDO VITALI ROSATI

C'EST comme s'ils étaient là. Bob Dylan, Tina Turner, Michael Jackson et tous les autres. Quand les acteurs de *Trois* chantent *We Are the World* – avec l'enregistrement, bien sûr –, on croirait voir les vedettes originales sur la scène. Mais il n'y a pas de maquillage ni même de véritable travail d'imitation dans le spectacle de Mani Soleymanlou. Celui-ci est tout simplement assis à côté de ses quarante acteurs, face au public, habillé – dirait-on – comme d'habitude. Cependant, l'illusion fonctionne, car le physique de chacun correspond très bien à la voix que l'on entend, et le jeu est très précis. Surtout, c'est vrai : *Ils sont le monde*. L'auteur et metteur en scène a choisi des interprètes d'origines différentes pour compléter sa trilogie. Après le succès obtenu avec *Un*, il a présenté *Deux* à l'automne 2013 et vient de clore son œuvre au Festival TransAmériques avec sa nouvelle création, précédée des deux autres volets. Quatre heures de spectacle que l'on a pu revoir tout récemment au Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal.

Soleymanlou mêle dans ses pièces beaucoup d'humour à un questionnement sur l'identité, provenant tout droit de sa biographie. Né en Iran, l'auteur part assez tôt à Paris avec ses parents et devient pour ses copains « l'Iranien », mais quand sa famille déménage à Toronto, il est rapidement appelé « le petit Français ». Il y aura ensuite une étape à Ottawa avant l'arrivée à Montréal, là où la question de son hybridité identitaire le frappe de plein fouet. Aujourd'hui, quand il est de passage à Paris, on lui dit « Hé, mon gars ! T'es Québécois ! » Pourtant, il se sent proche des gens de son âge qui participent aux Printemps arabes, tente d'en parler, mais n'a rien à en dire, à part citer des chroniques et une vidéo

shocking déjà célèbre sur YouTube. Il se voit comme un imposteur. Mais qui est-il donc ? À quel peuple appartient-il ? La question est posée de façon très efficace dans *Un*. Seul au milieu d'une quarantaine de chaises vides, il cite le Shah – « pas le minou, le dictateur » – et le « chien » – l'ayatollah Khomeini. Mais plutôt que d'aborder de front les débats politiques qui font rage dans son pays d'origine, il expose sa propre difficulté à porter ces thématiques sur scène.

Il procède ensuite par multiplication. Dans *Deux*, Soleymanlou partage la scène avec l'acteur Emmanuel Schwartz, qu'il appelle « Manu », dans le même décor que celui du premier volet : un plateau plein de chaises vides. Manu interprète d'abord le personnage de Mani dans *Un*, et les deux acteurs nous font découvrir les étapes de la tournée du précédent spectacle : une façon assez originale de remettre en question le premier chapitre, déjà célèbre. Puis, l'auteur essaye de pousser Schwartz à réfléchir sur ses origines juives, mais celui-ci refuse : « J'ai pris conscience de mon absence de prise de position », a-t-il déclaré à *La Presse*. La rencontre, donc, n'a pas lieu : le redoublement du personnage sert plus à faire de l'humour qu'à alimenter le questionnement de la pièce.

Dans *Trois* se complète la multiplication. Les chaises sont désormais occupées par plus de quarante comédiens qui partagent la même quête identitaire que l'auteur. Ils arrivent d'Haïti, de Belgique, d'Italie, etc. Le dispositif est toujours le même : on commence par voir la première scène de *Un*, jouée simultanément par tous les comédiens, on découvre ensuite les commentaires reçus par *Deux* (moins positifs qu'auparavant) et on finit par écouter les dizaines d'histoires que ces acteurs déracinés ont vécues.

Le spectacle a un rythme intense. On rit, on s'amuse devant des scènes hilarantes capables d'animer toute la salle. Cependant, quand on sort du théâtre, on est déçu. « Cela ne finira pas *happy happy*, dit Soleymanlou dans le programme du spectacle, tout le monde la main dans la main. Je ne veux pas non plus arriver à la réponse que c'est impossible – ce serait mortel d'ennui. Je veux simplement réfléchir sur scène. » Mais, pendant quatre heures, cette réflexion fait du surplace. L'auteur échappe à l'imposture : il ne parle pas vraiment de l'Iran ni d'autres enjeux politiques. Il ne propose pas non plus de solution au problème identitaire, probablement insoluble. Que reste-t-il donc au cœur de la trilogie ? La répétition compulsive des mêmes scènes et des mêmes thèmes devient le signe d'un dispositif qui tourne à vide. Déjà dans *Un*, on comprenait la difficulté, pour Mani, d'aborder ces questions : pourquoi donc y revenir ? « On ne voit jamais sur scène ces gens en grand nombre, explique encore l'auteur dans le programme, on n'entend pas leur parole à la fois diverse et contradictoire. Ces divergences de la parole identitaire sont au cœur de *Trois*. » Il est vrai qu'il est bon et rare d'en-

Soleymanlou se voit comme un imposteur. Mais qui est-il donc ? À quel peuple appartient-il ?

tendre ces voix, mais leur présence n'est pas opérante. Quand chaque acteur prononce quelques mots sur son histoire, cela n'ajoute pas grand-chose à ce que Mani avait déjà communiqué par sa propre expérience : on a plutôt l'impression de voir ses élèves qui répètent soigneusement la leçon qu'ils ont apprise.

Malgré ce que l'auteur souhaitait, le spectacle se termine « *happy happy* ». Car ce qu'on n'oublie pas de *Trois*, c'est sa légèreté et son ironie, capables de contaminer le public jusqu'en dehors du théâtre. Quelques heures après la fin de la trilogie, en pleine nuit, le spectacle recommence spontanément, sans que l'on ait le temps de s'en rendre compte, quand la troupe arrive au quartier général du FTA. Les acteurs ont déjà repris la meilleure scène. Le DJ vient de mettre *We Are the World*. **L**